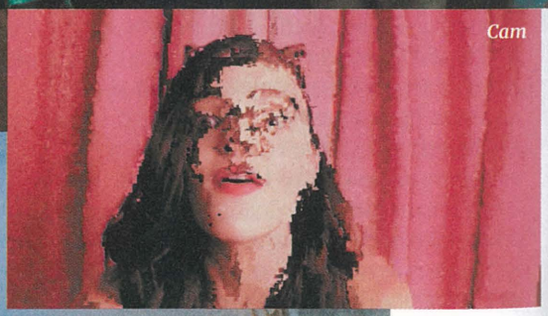
Jeune et Jolie

L'Apollonide

Belle de jour

Showgirls

La marche


Cam

Bonding

Filles de joie

« La travailleuse du sexe EST TOUJOURS une pauvre fille paumée... »

L'*escort* en manteau de fourrure ou la fille précaire sur un bout de trottoir. De *Pretty Woman* à *L'Apollonide*, les archétypes ont la peau dure quand il s'agit de filmer les travailleuses du sexe au cinéma. Quatre d'entre elles ont accepté d'en parler. Pour enfin faire la nique aux clichés ?

PAR **MAUD LE REST**

Quelles sont les figures principales que vous identifiez dans les films et séries qui abordent le travail du sexe ?

Alice, 27 ans : Il y a la figure de la femme fatale hyper froide, presque inhumaine, qui travaille dans des sphères élevées ou qui va s'élever par ce taf-là. Et puis l'hypersensible, qui vient plutôt d'un milieu populaire et va se retrouver dans des sales trucs...

Lucie, 23 ans : J'ajouterais la figure de la bourgeoise qui s'ennuie. Ça, ça m'énerve énormément. C'est un truc qui existe mais qui constitue une toute petite partie du taf.

Amar, 30 ans : Je pense au personnage un peu pathétique qui va mourir à la fin – c'est souvent le cas dans les films policiers, par exemple – ou qui se drogue, qui est alcoolique... L'insauvable, quoi ! Pourtant, la réalité du travail sexuel est très hétérogène. Il est exercé par des personnes d'âges très différents, qui ont parfois des enfants, des célibataires, des meufs lesbiennes...

Anaïs, 50 ans : Quasi systématiquement, la « TDS » est une pauvre fille paumée qui ne sait pas trop ce qu'elle fait. On est forcément un peu con pour faire ce boulot ! La société n'arrive pas à accepter le fait que ce soit une activité mûrement réfléchie. Forcément, dans les films, il faut de la rédemption : on rencontre l'amour et on arrête. Typiquement, *Pretty Woman* (Garry Marshall, 1990). C'est une aberration ! Même celles qui tombent amoureuses, elles n'arrêtent pas ! On n'a surtout pas envie de dépendre de quelqu'un. Il y a aussi cette idée que les *escorts* se font des millions, c'est complètement idiot. La plupart des femmes que je connais travaillent juste suffisamment pour vivre comme elles en ont envie. D'ailleurs, c'est assez amusant de constater à quel point nous sommes nombreuses à vivre dans des maisons recluses à la campagne avec 12 000 animaux. Très, très loin du cliché avec les Louboutin et autres !

Il y a donc encore aujourd'hui un vrai manque de diversité au cinéma ?

Alice : Disons que l'on montre rarement autre chose que quelqu'un de jeune, blanc, dans les normes : *Jeune et jolie* (François Ozon, 2013), *Sleeping Beauty* (Julia Leigh, 2011), *Madame Claude* (Sylvie Verheyde, 2021)... C'est beaucoup ce cliché-là.

Lucie : Complètement. On a du mal à se représenter les TDS comme des humains à part entière et pas comme un stéréotype. Même si ça arrive qu'il y ait autre chose, je pense par exemple à *La Marcheuse (Naël Marandin, 2016, l'histoire d'une TDS sans papiers qui exerce dans les rues de Belleville, ndlr)*. Pour une fois, ce n'est pas une blanche. Sinon, il y a aussi *Much Loved* (Nabil Ayouch, 2015).

Anaïs : *La Marcheuse* est intéressant. Le réalisateur a été bénévole au Lotus Bus,

un programme de Médecins du monde qui vient en aide aux TDS chinoises de Paris : il a rencontré les femmes concernées. Il a tourné avec des actrices, mais aussi de vraies TDS. Il a vraiment utilisé son expérience en tant que bénévole pour écrire son histoire.
Lucie : Il y a aussi le film *Cam* sur Netflix (Daniel Goldhaber, 2018) qui a été écrit par une *camgirl*. Donc on peut parler d'autres formes de TDS que l'*escorting*, mais ce ne sont pas des films qui vont avoir beaucoup de succès ou beaucoup de portée.

Quels sont les pires films ou séries qui abordent le travail sexuel, selon vous ?
Lucie : Avec *Moulin Rouge* (Baz Luhrmann, 2001), je trouve quand même qu'ils font fort en termes de victimisation. Je veux dire, la pauvre fille... Le héros lui demande d'arrêter de travailler alors qu'il est fauché ! Il ne lui propose rien en échange.
Anaïs : *Jeune et jolie*... On ne voit pas du tout où ils veulent en venir. En fait, ils ont pris tous les clichés, ils ont mixé très fort et se sont dit : on va sortir ça.
Alice : *L'Apollonide* (Bertrand Bonello, 2011), avec *Jeune et jolie*, pour moi, c'est celui qui est le plus dans le fantasme du réalisateur pervers, avec cette manière de glamouriser hyper malsaine... Dans *Jeune et jolie*, ce qui m'a marquée, c'est que dès la première image, la meuf est sexualisée à mort. C'est un corps objet de désir, hyper lointain. Le seul moment où elle se relâche, c'est la première fois qu'elle a une position normale. C'est aussi le moment où on montre que son corps est meurtri, où elle a du sang sur les mains. Et c'est chiant ! Nos deux options, c'est quoi ? Soit d'être hyper désirables soit d'être des victimes ?
Amar : Je pense que ce qui m'a le plus bouleversée, comme toutes les TDS parce que c'est celui qui a eu le plus de répercussions, ça reste *Pretty Woman*. Ça fait de nous des objets qui n'ont ni volonté ni désir.

Et les meilleurs ?
Alice : *La Fiancée du pirate* (Nelly Kaplan, 1969, avec Bernadette Lafont). Les films qui veulent parler des TDS sont soit très grandioses et très romanesques, soit très sociaux. Ce film n'est ni l'un ni l'autre. C'est l'histoire d'une fille qui perd sa mère. Elles viennent d'un milieu dit nomade, dans un village de campagne. Elles se font exploiter, et la fille renverse totalement ce rapport-là et reprend le pouvoir sur tout le village.
Lucie : Il y a *Showgirls* (Paul Verhoeven, 1995), même s'il est empreint de *male gaze*. Le personnage de Nomi Malone est hyper intéressant, hyper *badass*, à aucun moment il n'y a de victimisation ou de glamourisation. Elle est montrée comme un personnage humain qui fait ce qu'elle peut pour s'en sortir.
Amar : Je pense souvent à des documentaires, en fait. Il y a ce film, réalisé par une TDS, qui s'appelle *Whores on film* (Juliana Piccillo, 2019). Ça parle du processus de fabrication de la pute. Ou *Indianara* (Aude Chevalier-Beaumel et Marcelo Barbosa, 2019) : un documentaire sur une TDS trans au Brésil. Je pense aussi à *Empower* (Marianne Chargois, 2018), qui recueille des témoignages d'une TDS chinoise à Paris, d'une autre qui exerce rue Saint-Denis et d'une TDS trans. C'est un film qui a été très important pour la communauté parce que, enfin, on était représentées. Sinon, parmi les séries, celle qui m'apparaît la plus inclusive sur le sujet, c'est *Hollywood* (Ryan Murphy, 2020). Pour une fois, il n'y avait pas trop de stigmatisation.
Anaïs : J'ajouterais aussi *Filles de joie* (Anne Paulicevich et Frédéric Fonteyne, 2020). On ne peut pas dire que ça parle réellement du travail du sexe, mais on y montre bien un truc super important dans la communauté : la sororité. Elles se débrouillent, sont autonomes et solidaires. Et c'est l'un des rares films où on montre des femmes qui ont plus de 50 ans ! Dans le métier, il y en a plein.

Est-ce que les clichés que vous évoquiez ont un impact direct sur votre travail ?
Alice : Bien sûr ! Les réalisateurs préfèrent le fantasme plutôt que se demander ce que le manque de représentation coûte aux TDS. Le pire dans *Pretty Woman*, c'est le moment où elle refuse l'argent. Et après, c'est pour ça qu'il la rattrape, c'est horrible ! C'est tellement déshumanisant.
Lucie : Dans ces films, on a l'impression que si tu fais ce travail, c'est que t'es très malheureuse, et ça entretient une logique abolitionniste. Parce que la pensée abolitionniste nous explique que ce sont de faux choix et qu'on n'est jamais maîtresses de nous-mêmes. Ça nous enlève notre parole.
Amar : Je pense que la production de représentations, à partir du moment où elle est le reflet d'une idéologie, est néfaste dans le sens où il y a très, très peu de films qui sont réalisés avec des TDS, au moins en collaboration quand le sujet est abordé de manière significative. Du coup, en France, on est perçues soit comme des criminelles, soit comme des victimes.
Amar : Il y a un paradigme différent aujourd'hui. Avant, la TDS était au service de l'intrigue et des intérêts des personnages principaux. Maintenant, on essaie de leur inventer des histoires, mais ce ne sont pas de belles histoires. Donc pour moi, c'est un peu kif-kif, car ça reste un personnage qui n'est pas construit comme on pourrait construire un policier, par exemple. Il n'y a pas de vrai intérêt pour ce qu'est le travail sexuel.
Alice : J'ai l'impression qu'avec le retour de luttes féministes un peu vénères et le fait que Netflix surfe sur ces trucs-là, ça devient un autre fantasme. C'est moins misérabiliste, plus dans la veine : « *Nous, on nique tout.* » Avec un côté parfois un peu irréaliste.

« *PRETTY WOMAN* FAIT DE NOUS DES OBJETS QUI N'ONT NI VOLONTÉ NI DÉSIR. »
AMAR

Le risque, c'est que le sujet devienne mainstream ?
Alice : C'est un peu ce qu'ils essaient de faire avec certaines séries. Ils se disent que mettre une TDS dans les personnages, c'est cool. Qu'ils sont vraiment déconstruits ! Pour moi, c'est une forme de dépolitisation. C'est intéressant parce que ça normalise un peu notre travail, mais ça ne sert pas à grand-chose de rendre ça cool, intéressant et intrigant. Pour les trucs concrets comme lutter contre les lois répressives, ils ne seront pas là.
Lucie : C'est le cas pour la série *Bonding*, sur Netflix (Rightor Doyle, 2019-2021). C'est une esthétique très kitsch, très

Filles de joie

pop, très moderne. Avec une fille jeune, belle, dans les standards, qui fait de la domination et qui embrigade son meilleur pote homo pour lui servir d'assistant sans son consentement. La première saison a été assez affreuse en termes de représentation. T'as l'impression que c'est hyper stylé d'aller violenter des mecs pour plein de thunes, que c'est hyper facile, qu'elle est payée hyper cher, qu'elle a la belle vie. Sauf que quand elle arrive en séance, il n'y a aucun moment où elle parle de poser des limites, ce genre de choses concrètes. Elle claque des doigts et hop, les clients arrivent. Ça voulait donner une bonne image du travail du sexe, mais c'était tellement glamourisé que ça en devenait pourri voire dangereux.

Anaïs : Le travail sexuel est une activité professionnelle qui va faire sortir le plus fort de nous, donc le côté *empowerment* ne me surprend pas du tout. Par contre, c'est une activité très difficile. C'est hyper dur comme métier car on est au contact direct avec les gens. Vous prenez la misère des clients et certains sont pénibles. Vu le stigma autour de la profession, il y a aussi la difficulté de devoir se cacher constamment, de savoir qu'on est toujours en danger. Parce que plus le stigma est renforcé, plus les lois se renforcent, plus on est vues et considérées comme des cibles par des gens malveillants.

Amar : Il y a un travail de pédagogie à faire, il faut dépasser cette impasse dans laquelle on se trouve. Dans tous les cas, notre image est galvaudée. L'*empowerment*, évidemment, c'est quelque chose qui a été nécessaire à un moment donné, ne serait-ce que pour imposer le fait qu'on dise « travailleuse du sexe » et pas « prostituée », mais maintenant, ce qui manque, c'est la justesse des représentations.

Du coup, c'est quoi la solution pour faire un bon film sur le sujet ?

Alice : Déjà, il faut accepter qu'on ne pourra pas tout représenter, qu'on ne pourra pas être parfait, mais que déjà, cibler un sujet, cibler une population spécifique, ça aide. Ce ne sera pas la même chose de parler d'une *escort* mince et blanche que d'une *camgirl* racisée et grosse !

Amar : Dans la saison 2 de *Bonding*, ils ont fait appel à une consultante experte de la domination. Je pense que ça devrait être un réflexe de base : se demander ce qu'en pense la communauté concernée. L'idéal, ce serait qu'une TDS soit reconnue comme étant en capacité soit de jouer, soit d'apporter son expertise. Par exemple, pour *Madame Claude*, la plupart des personnes qui ont participé au tournage n'y connaissent rien.

Lucie : En effet, il faut travailler avec des TDS, tout simplement, parce que ce sont des réalités complexes. Venir nous parler, au moins se renseigner, lire les bouquins qu'on écrit... Des ressources « putes », il y en a ! •

« NOUS SOMMES NOMBREUSES À VIVRE DANS DES MAISONS RECLUSES À LA CAMPAGNE AVEC 12 000 ANIMAUX. »
ANAÏS